

MONTAIGNE



APOLOGIE DE RAYMOND SEBOND

ARTHAUD POCHE
LES FONDAMENTAUX DE L'ÉCOLOGIE

MONTAIGNE

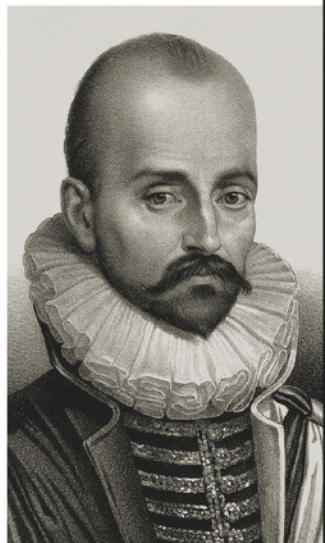
APOLOGIE DE RAYMOND SEBOND

Dans ce livre extrait des *Essais et derrière* la défense apparente de Raymond Sebond, Montaigne utilise la méthode de pensée purement rationnelle et empirique de ce théologien catalan du XV^e siècle pour établir la vanité de l'homme et de sa science. Il dénonce l'anthropocentrisme, place l'homme sur un pied d'égalité avec l'animal et conteste un culte de la raison triomphante dès lors qu'elle est exercée au mépris de la vie et de la nature. Résolument avant-gardiste, Montaigne prône la bienveillance à l'égard des bêtes et le respect pour la sensibilité du vivant quel qu'il soit.

Communication, langage corporel, sens de la fidélité, organisation sociale, sensibilité, autant de qualités que Montaigne reconnaît aux animaux. Exercer son humanité, c'est savoir étendre les limites de la communauté au-delà des hommes, et reconnaître l'existence des animaux en tant qu'individus.

D'une grande modernité, les thèses de Montaigne préfigurent admirablement celles sur la libération animale.

Michel de Montaigne (1533-1592) consacra la plus grande partie de sa vie à la rédaction de ses *Essais*, sans cesse remaniés, dans lesquels, tout en se peignant lui-même, il s'attacha à démontrer la faiblesse de la raison humaine et à fonder l'art de vivre sur une sagesse prudente, faite de bon sens et de tolérance.



Apologie
de Raymond Sebond

Montaigne

Apologie
de Raymond Sebond

ARTHAUD POCHE

LES FONDAMENTAUX DE L'ÉCOLOGIE

Note sur la présente édition

La présente édition s'appuie sur l'édition de 1588 annotée de la main de Montaigne. Certains termes ont été modernisés. Cependant, aucune explication de vocabulaire ou de grammaire n'a été ajoutée : l'expérience montre que tout lecteur, même mal préparé, s'adapte très vite au langage et à l'orthographe des *Essais*.

Les notes se bornent à traduire les citations latines ou grecques dont Montaigne a largement parsemé ses pages.

© Flammarion, Paris, 2018.
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0814-2856-0
ISSN : 2566-6350

C'est, à la vérité, une très utile et grande partie que la science. Ceux qui la méprisent, témoignent assez leur bêtise ; mais je n'estime pas pourtant sa valeur jusques à cette mesure extrême qu'aucuns lui attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeait en elle le souverain bien, et tenait qu'il fût en elle de nous rendre sages et contents, ce que je ne crois pas, ni ce que d'autres ont dit, que la science est mère de toute vertu, et que tout vice est produit par l'ignorance. Si cela est vrai, il est sujet à une longue interprétation.

Ma maison a été de longtemps ouverte aux gens de savoir, et en est fort connue, car mon père, qui l'a commandée cinquante ans et plus, échauffé de cette ardeur nouvelle de quoi le Roi François Premier embrassa les lettres et les mit en crédit, rechercha avec grand soin et dépense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez lui comme personnes saintes et ayant quelque particulière inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avec d'autant plus de révérence et de religion qu'il avait moins de loi d'en juger, car il n'avait aucune connaissance des lettres, non plus que ses prédécesseurs. Moi, je les aime bien, mais je ne les adore pas.

Entre autres, Pierre Bunel, homme de grande réputation de savoir en son temps, ayant arrêté quelques jours à Montaigne en la compagnie de mon

père avec d'autres hommes de sa sorte, lui fit présent, au déloger, d'un livre qui s'intitule *Theologia naturalis sive liber creaturarum magistri Raymondi de Sabonde*. Et parce que la langue Italienne et Espagnole étaient familières à mon père, et que ce livre est bâti d'un Espagnol baragouiné en terminaisons latines, il espérait qu'avec un bien peu d'aide il en pourrait faire son profit, et lui recommanda comme livre très utile et propre à la saison en laquelle il le lui donna ; ce fut lors que les nouveautés de Luther commençaient d'entrer en crédit et ébranler en beaucoup de lieux notre ancienne créance. En quoi il avait un bon avis, prévoyant bien, par discours de raison, que ce commencement de maladie déclinerait aisément en un exécrationnable athéisme ; car le vulgaire, n'ayant pas la faculté de juger des choses par elles-mêmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, après qu'on lui a mis en main la hardiesse de mépriser et contre-roller les opinions qu'il avait eues en extrême révérence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aucuns articles de sa religion en doute et à la balance, il jette tantôt après aisément en pareille incertitude toutes les autres pièces de sa créance, qui n'avaient pas chez lui plus d'autorité ni de fondement que celles qu'on lui a ébranlées ; et secoue comme un joug tyrannique toutes les impressions qu'il avait reçues par l'autorité des lois ou révérence de l'ancien usage,

*Nam cupide conculatur nimis ante metutum*¹,

1. « Car on foule aux pieds avidement ce qu'on avait auparavant redouté à l'excès. » Lucrèce, *De la nature*, V, vers 1139.

entreprenant dès lors en avant de ne recevoir rien à quoi il n'ait interposé son décret et prêté particulier consentement.

Or, quelques jours avant sa mort, mon père, ayant de fortune rencontré ce livre sous un tas d'autres papiers abandonnés, me commanda de le lui mettre en Français. Il fait bon traduire les auteurs comme celui-là, où il n'y a guère que la matière à représenter ; mais ceux qui ont donné beaucoup à la grâce et à l'élégance du langage, ils sont dangereux à entreprendre : nommément pour les rapporter à un idiome plus faible. C'était une occupation bien étrange et nouvelle pour moi ; mais, étant de fortune pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur père qui fut onques, j'en vins à bout comme je pus ; à quoi il prit un singulier plaisir, et donna charge qu'on le fit imprimer ; ce qui fut exécuté après sa mort.

Je trouvai belles les imaginations de cet auteur, la contexture de son ouvrage bien suivie, et son dessein plein de piété. Parce que beaucoup de gens s'amuse à le lire, et notamment les dames, à qui nous devons plus de service, je me suis trouvé souvent à même de les secourir, pour décharger leur livre de deux principales objections qu'on lui fait. Sa fin est hardie et courageuse, car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, établir et vérifier contre les athéistes tous les articles de la religion Chrétienne : en quoi, à dire la vérité, je le trouve si ferme et si heureux que je ne pense point qu'il soit possible de mieux faire en cet argument-là, et crois que nul ne l'a égalé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un auteur duquel le nom soit

si peu connu, et duquel tout ce que nous savons, c'est qu'il était Espagnol, faisant profession de médecine à Toulouse, il y a environ deux cents ans ; je m'enquis autrefois à Adrien Tournebu, qui savait toutes choses, que ce pouvait être de ce livre ; il me répondit qu'il pensait que ce fût quelque quintessence tirée de S. Thomas d'Aquin : car, de vrai, cet esprit-là, plein d'une érudition infinie et d'une subtilité admirable, était seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'auteur et inventeur (et ce n'est pas raison d'ôter sans plus grande occasion à Sebond ce titre), c'était un suffisant homme et ayant plusieurs belles parties.

La première répréhension qu'on fait de son ouvrage, c'est que les Chrétiens se font tort de vouloir appuyer leur créance par des raisons humaines, qui ne se conçoit que par foi et par une inspiration particulière de la grâce divine. En cette objection il semble qu'il y ait quelque zèle de piété, et à cette cause nous faut-il avec autant plus de douceur et de respect essayer de satisfaire à ceux qui la mettent en avant. Ce serait mieux la charge d'un homme versé en la théologie, que de moi qui n'y sais rien.

Toutefois je juge ainsi, qu'à une chose si divine et si hautaine, et surpassant de si loin l'humaine intelligence, comme est cette vérité de laquelle il a plu à la bonté de Dieu nous éclairer, il est bien besoin qu'il nous prête encore son secours, d'une faveur extraordinaire et privilégiée, pour la pouvoir concevoir et loger en nous ; et ne crois pas que les moyens purement humains en soient aucunement capables ; et, s'ils l'étaient, tant d'âmes rares et excellentes, et si abondamment garnies de forces naturelles ès siècles

anciens, n'eussent pas failli par leur discours d'arriver à cette connaissance. C'est la foi seule qui embrasse vivement et certainement les hauts mystères de notre religion. Mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et louable entreprise d'accommoder encore au service de notre foi les outils naturels et humains que Dieu nous a donnés. Il ne faut pas douter que ce ne soit l'usage le plus honorable que nous leur saurions donner, et qu'il n'est occupation ni dessein plus digne d'un homme chrétien que de viser par tous ses études et pensements à embellir, étendre et amplifier la vérité de sa créance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'âme ; nous lui devons encore et rendons une révérence corporelle ; nous appliquons nos membres mêmes et nos mouvements et les choses externes à l'honorer. Il en faut faire de même, et accompagner notre foi de toute la raison qui est en nous, mais toujours avec cette réserve de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle dépende, ni que nos efforts et arguments puissent atteindre à une si supernaturelle et divine science.

Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire ; si elle y entre non seulement par discours mais encore par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ni en sa splendeur. Et certes je crains pourtant que nous ne la jouissions que par cette voie. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foi vive ; si nous tenions à Dieu par lui, non par nous ; si nous avions un pied et un fondement divin, les occasions humaines n'auraient pas le pouvoir de nous ébranler, comme elles ont ; notre fort ne serait pas pour se rendre à une si faible batterie ; l'amour

de la nouvelleté, la contrainte des Princes, la bonne fortune d'un parti, le changement téméraire et fortuit de nos opinions, n'auraient pas la force de secouer et altérer notre croyance ; nous ne la lairions pas troubler à la merci d'un nouvel argument et à la persuasion, non pas de toute la rhétorique qui fût onques ; nous soutiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile,

*Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua*¹.

Si ce rayon de la divinité nous touchait aucunement, il y paraîtrait partout ; non seulement nos paroles, mais encore nos opérations en porteraient la lueur et le lustre. Tout ce qui partirait de nous, on le verrait illuminé de cette noble clarté. Nous devrions avoir honte qu'ès sectes humaines il ne fût jamais partisan, quelque difficulté et étrangeté que maintînt sa doctrine, qui n'y conformât aucunement ses déportements et sa vie ; et une si divine et céleste institution ne marque les Chrétiens que par la langue.

Voulez-vous voir cela ? comparez nos mœurs à un Mahométan, à un Paien ; vous demeurez toujours au-dessous : là où au regard de l'avantage de notre religion, nous devrions luire en excellence, d'une extrême et incomparable distance ; et devrait-on dire : « Sont-ils si justes, si charitables, si bons ? ils sont donc Chrétiens. » Toutes autres apparences

1. « Comme un formidable rocher refoule les flots qui le frappent et, par l'effet de sa masse, disperse les ondes aboyantes qui l'assaillent. » Virgile, *Énéide*, VII, vers 587-589.

sont communes à toutes religions : espérance, confiance, événements, cérémonies, pénitence, martyres. La marque péculière de notre vérité devrait être notre vertu, comme elle est aussi la plus céleste marque et la plus difficile, et que c'est la plus digne production de la vérité. Pourtant eut raison notre bon Saint Louis, quand ce Roi Tartare qui s'était fait Chrétien, desseignait de venir à Lyon baiser les pieds au Pape et y reconnaître la sanctimonie qu'il espérait trouver en nos mœurs, de l'en détourner instamment, de peur qu'au contraire notre débordée façon de vivre ne le dégoûtât d'une si sainte créance. Combien que depuis il advint tout diversement à cet autre, lequel, étant à Rome pour même effet, y voyant la dissolution des prélats et peuple de ce temps-là, s'établit d'autant plus fort en notre religion, considérant combien elle devait avoir de force et de divinité à maintenir sa dignité et sa splendeur parmi tant de corruption et en mains si vicieuses.

« Si nous avons une seule goutte de foi, nous remuerions les montagnes de leur place », dit la sainte parole, nos actions, qui seraient guidées et accompagnées de la divinité, ne seraient pas simplement humaines ; elles auraient quelque chose de miraculeux comme notre croyance. « *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas*¹. »

Les uns font accroire au monde qu'ils croient ce qu'ils ne croient pas. Les autres, en plus grand nombre,

1. « Le court moyen de former sa vie à la vertu et au bonheur, c'est de croire. » Quintilien, *Institution oratoire*, XII.

se le font accroire à eux-mêmes, ne sachant pas pénétrer que c'est que croire.

Et nous trouvons étrange, si, aux guerres qui pressent à cette heure notre État, nous voyons flotter les événements et diversifier d'une manière commune et ordinaire. C'est que nous n'y apportons rien que le nôtre. La justice qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture ; elle y est bien alléguée, mais elle n'y est ni reçue, ni logée, ni épousée ; elle y est comme en la bouche de l'avocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doit son secours extraordinaire à la foi et à la religion, non pas à nos passions. Les hommes y sont conducteurs et s'y servent de la religion ; ce devrait être tout le contraire.

Sentez si ce n'est par nos mains que nous la menons, à tirer comme de cire tant de figures contraires d'une règle si droite et si ferme. Quand s'est-il vu mieux qu'en France en nos jours ? Ceux qui l'ont prise à gauche, ceux qui l'ont prise à droite, ceux qui en disent le noir, ceux qui en disent le blanc, l'emploient si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprises, s'y conduisent d'un progrès si conforme en débordement et injustice, qu'ils rendent douteuse et malaisée à croire la diversité qu'ils prétendent de leurs opinions en chose de laquelle dépend la conduite et loi de notre vie. Peut-on voir partir de même école et discipline des mœurs plus unies, plus unes ?

Voyez l'horrible impudence de quoi nous pelotons les raisons divines, et combien irrégulièrement nous les avons et rejetées et reprises selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publics.

Cette proposition si solenne : S'il est permis au sujet de se rebeller et armer contre son prince pour la défense de la religion, souvenne-vous en quelles bouches, cette année passée, l'affirmative d'icelle était l'arc-boutant ; et oyez à présent de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'autre ; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour cette-là. Et nous brûlons les gens qui disent qu'il faut faire souffrir à la vérité le joug de notre besoin. Et de combien fait la France pis que de le dire ?

Confessons la vérité : qui trierait de l'armée, même légitime et moyenne, ceux qui y marchent par le seul zèle d'une affection religieuse, et encore ceux qui regardent seulement la protection des lois de leur pays ou service du Prince, il n'en saurait bâtir une compagnie de gendarmes complète. D'où vient cela, qu'il s'en trouve si peu qui aient maintenu même volonté et même progrès en nos mouvements publics, et que nous les voyons tantôt n'aller que le pas, tantôt y courir à bride avalée ; et mêmes hommes tantôt gêner nos affaires par leur violence et âpreté, tantôt par leur froideur, mollesse et pesanteur, si ce n'est qu'ils y sont poussés par des considérations particulières et casuelles selon la diversité desquelles ils se remuent ?

Je vois cela évidemment que nous ne prêtons volontiers à la dévotion que les offices qui flattent nos passions. Il n'est point d'hostilité excellente comme la chrétienne. Notre zèle fait merveilles, quand il va secondant notre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la détraction, la rébellion. À contrepoil, vers la bonté, la bénignité, la tempérance, si, comme par miracle, quelque rare

complexion ne l'y porte, il ne va ni de pied, ni d'aile.

Notre religion est faite pour extirper les vices ; elle les couvre, les nourrit, les incite.

Il ne faut point faire barbe de foarre à Dieu (comme on dit). Si nous le croyions, je ne dis pas par foi, mais d'une simple croyance, voire (et je le dis à notre grande confusion) si nous le croyions et connaissions comme une autre histoire, comme l'un de nos compagnons, nous l'aimerions au-dessus de toutes autres choses, pour l'infinie bonté et beauté qui reluit en lui ; au moins marcherait-il en même rang de notre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis.

Le meilleur de nous ne craint point de l'outrager, comme il craint d'outrager son voisin, son parent, son maître. Est-il si simple entendement, lequel, ayant d'un côté l'objet d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'autre en pareille connaissance et persuasion l'état d'une gloire immortelle, entrât en troc de l'un pour l'autre ? Et si, nous y renonçons souvent de pur mépris : car quel goût nous attire au blasphémer, sinon à l'aventure le goût même de l'offense ?

Le philosophe Antisthène, comme on l'initiait aux mystères d'Orphée, le prêtre lui disant que ceux qui se vouent à cette religion avaient à recevoir après leur mort des biens éternels et parfaits : « Pourquoi ne meurs-tu donc toi-même ? » lui fit-il.

Diogène, plus brusquement selon sa mode, et hors de notre propos, au prêtre qui le prêchait de même de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'autre monde : « Veux-tu pas que je croie

qu'Agésilas et Épaminondas, si grands hommes, seront misérables, et que toi, qui n'es qu'un veau, seras bien heureux parce que tu es prêtre ? »

Ces grandes promesses de la béatitude éternelle, si nous les recevions de pareille autorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons.

*Non jam se moriens dissolvi conquereretur ;
Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
Gauderet, praelonga senex aut cornua cervus*¹.

Je veux être dissous, dirions nous, et être avec Jésus-Christ. La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'âme, poussa bien aucuns de ses disciples à la mort, pour jouir plus promptement des espérances qu'il leur donnait.

Tout cela, c'est un signe très évident que nous ne recevons notre religion qu'à notre façon et par nos mains, et non autrement que comme les autres religions se reçoivent. Nous nous sommes rencontrés au pays où elle était en usage ; ou nous regardons son ancienneté ou l'autorité des hommes qui l'ont maintenue ; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mécréants ; ou suivons ses promesses. Ces considérations-là doivent être employées à notre créance, mais comme subsidiaires : ce sont liaisons humaines. Une autre religion, d'autres témoins,

1. « Le mourant ne se plaindrait plus de sa dissolution, mais se réjouirait plutôt de sortir de lui-même et de laisser son enveloppe comme fait le serpent ou comme le vieux cerf abandonne ses bois trop longs. » Lucrèce, *De la nature*, III, vers 612-614.

pareilles promesses et menaces nous pourraient imprimer par même voie une croyance contraire.

Nous sommes Chrétiens à même titre que nous sommes ou Périgourdins ou Allemands.

Et ce que dit Platon, qu'il est peu d'hommes si fermes en l'athéisme, qu'un danger pressant ne ramène à la reconnaissance de la divine puissance, ce rôle ne touche point un vrai Chrétien. C'est à faire aux religions mortelles et humaines d'être reçues par une humaine conduite. Quelle foi doit-ce être, que la lâcheté et la faiblesse de cœur plantent en nous et établissent ? Plaisante foi qui ne croit ce qu'elle croit que pour n'avoir le courage de le décroire ! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'étonnement, peut-elle faire en notre âme aucune production réglée ?

Ils établissent, dit-il, par la raison de leur jugement, que ce qui se récite des enfers et des peines futures est feint. Mais, l'occasion de l'expérimenter s'offrant lorsque la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, la terreur d'icelle les remplit d'une nouvelle créance par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il défend en ses lois toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des Dieux il puisse venir à l'homme aucun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y échoit, et pour un médecinale effet. Ils récitent de Bion qu'infests des athéismes de Théodore, il avait été longtemps se moquant des hommes religieux ; mais, la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extrêmes superstitions, comme si les dieux s'ôtaient et se remettaient selon l'affaire de Bion.

Platon et ces exemples veulent conclure que nous sommes ramenés à la créance de Dieu, ou par amour, ou par force. L'Athéisme étant une proposition comme dénaturée et monstrueuse, difficile aussi et malaisée d'établir en l'esprit humain, pour insolent et déréglé qu'il puisse être ; il s'en est vu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et réformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantée en leur conscience pourtant. Ils ne lairront de joindre les mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée en la poitrine. Et, quand la crainte ou la maladie aura abattu cette licencieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront de se revenir et se laisser tout discrètement manier aux créances et exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré ; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles, nées de la débauche d'un esprit démanché vont nageant témérairement et incertainement en la fantaisie. Hommes bien misérables et écervelés, qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent !

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de notre sainte vérité, laissa tomber cette grande âme de Platon (mais grande d'humaine grandeur seulement), encore en cet autre voisin abus, que les enfants et les vieillards se trouvent plus susceptibles de religion, comme si elle naissait et tirait son crédit de notre imbécillité.

Le nœud qui devrait attacher notre jugement et notre volonté, qui devrait étreindre notre âme et joindre à notre créateur, ce devrait être un nœud

prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considérations, de nos raisons et passions, mais d'une étreinte divine et surnaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'autorité de Dieu et sa grâce. Or, notre cœur et notre âme étant régie et commandée par la foi, c'est raison qu'elle tire au service de son dessein toutes nos autres pièces selon leur portée. Aussi n'est-il pas croyable que toute cette machine n'ait quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ait quelque image ès choses du monde rapportant aucunement à l'ouvrier qui les a bâties et formées. Il a laissé en ces hauts ouvrages le caractère de sa divinité, et ne tient qu'à notre imbecillité que nous ne le puissions découvrir. C'est ce qu'il nous dit lui-même, que ses opérations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. Sebond s'est travaillé à ce digne étude, et nous montre comment il n'est pièce du monde qui démente son facteur. Ce serait faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentait à notre créance. Le ciel, la terre, les éléments, notre corps et notre âme, toutes choses y conspirent ; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir. Elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre. Car ce monde est un temple très saint, dedans lequel l'homme est introduit pour y contempler des statues, non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a fait sensibles : le soleil, les étoiles, les eaux et la terre, pour nous représenter les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dit saint Paul, apparaissent par la création du monde, considérant sa sapience éternelle et sa divinité par ses œuvres. »

*Atque adeo faciem cæli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos corpusque recludit
Semper volvendo ; seque ipsum inculcat et offert,
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges¹.*

Or, nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matière lourde et stérile : la grâce de Dieu en est la forme ; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrate et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin et n'avoir regardé l'amour et obéissance du vrai créateur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsi est-il de nos imaginations et discours ; ils ont quelque corps, mais c'est une masse informe, sans façon et sans jour, si la foi et grâce de Dieu n'y sont jointes. La foi venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides ; ils sont capables de servir d'acheminement et de première guide à un apprenti pour le mettre à la voie de cette connaissance ; ils le façonnent aucunement et rendent capable de la grâce de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se parfait après notre créance. Je sais un homme d'autorité, nourri aux lettres, qui m'a confessé avoir été ramené des erreurs de la mécréance par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les dépouillera de cet

1. « Dieu ne refuse pas à la terre la vue du ciel ; en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes il révèle son visage et son corps ; il s'offre lui-même à nous et s'inculque en nous, afin que nous puissions le bien connaître ; afin aussi de nous apprendre sa marche en le voyant et de nous enseigner à prêter attention à ses lois. » Manilius, *Astronomiques*, IV, vers 907-911.

ornement et du secours et approbation de la foi, et qu'on les prendra pour fantaisies pures humaines, pour ne combattre ceux qui sont précipités aux épouvantables et horribles ténèbres de l'irréligion, ils se trouveront encore lors aussi solides et autant fermes que nuls autres de même condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

*Si melius quid habes, arcesse, vel imperium fer*¹ ;

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en fassent voir ailleurs, et sur quelque autre sujet, de mieux tissées et mieux étoffées.

Je me suis, sans y penser, à demi déjà engagé dans la seconde objection à laquelle j'avais proposé de répondre pour Sebond.

Aucuns disent que ses arguments sont faibles et ineptes à vérifier ce qu'il veut, et entreprennent de les choquer aisément. Il faut secouer ceux-ci un peu plus rudement, car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers le sens des écrits d'autrui à la faveur des opinions qu'on a préjugées en soi ; et un athéiste se flatte à ramener tous auteurs à l'athéisme, infectant de son propre venin la matière innocente. Ceux-ci ont quelque préoccupation de jugement qui leur rend le goût fade aux raisons de Sebond. Au demeurant, il leur semble qu'on leur donne beau jeu de les mettre en liberté de combattre notre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseraient attaquer en

1. « Si tu as un meilleur argument, produis-le ou accepte notre pouvoir. » Horace, *Épîtres*, I, V.

sa majesté pleine d'autorité et de commandement. Le moyen que je prends pour rabattre cette frénésie et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté ; leur faire sentir l'inanité, la vanité et dénéantise de l'homme ; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison ; leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la majesté divine. C'est à elle seule qu'appartient la science et la sagesse ; elle seule qui peut estimer de soi quelque chose, et à qui nous dérobons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons.

Οὐ γὰρ ἔα ρονεῖν ὁ Θεὸς μέγα ἄλλον ἢ ἑωυτον¹

Abattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du malin esprit : « *Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam*². » L'intelligence est en tous les Dieux, dit Platon, et en fort peu d'hommes.

Or c'est cependant beaucoup de consolation à l'homme Chrétien de voir nos outils mortels et caducs si proprement assortis à notre foi sainte et divine que, lorsqu'on les emploie aux sujets de leur nature mortels et caducs, ils n'y soient pas appropriés plus uniment, ni avec plus de force. Voyons donc si l'homme a en sa puissance d'autres raisons plus fortes que celles de Sebond, voire s'il est en lui

1. « Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. » D'après Hérodote, *Histoires*, VII, 10.

2. « Dieu résiste aux superbes et fait grâce aux humbles. » Pierre, *Épîtres*, I, v, 5.

d'arriver à aucune certitude par argument et par discours.

Car Saint Augustin, plaidant contre ces gens-ci, a occasion de reprocher leur injustice en ce qu'ils tiennent les parties de notre créance fausses, que notre raison faut à établir ; et pour montrer qu'assez de choses peuvent être et avoir été, desquelles notre discours ne saurait fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines expériences connues et indubitables auxquelles l'homme confesse rien ne voir ; et cela, comme toutes autres choses, d'une curieuse et ingénieuse recherche. Il faut plus faire, et leur apprendre que, pour convaincre la faiblesse de leur raison, il n'est besoin d'aller triant des rares exemples, et qu'elle est si manque et si aveugle qu'il n'y a nulle si claire facilité qui lui soit assez claire ; que l'aisé et le malaisé lui sont un ; que tous sujets également, et la nature en général désavoue sa juridiction et entremise.

Que nous prêche la vérité, quand elle nous prêche de fuir la mondaine philosophie, quand elle nous inculque si souvent que notre sagesse n'est que folie devant Dieu ; que, de toutes les vanités, la plus vaine c'est l'homme ; que l'homme qui présume de son savoir, ne sait pas encore que c'est que savoir, et que l'homme, qui n'est rien, s'il pense être quelque chose, se séduit soi-même et se trompe ? Ces sentences du Saint-Esprit expriment si clairement et si vivement ce que je veux maintenir, qu'il ne me faudrait aucune autre preuve contre des gens qui se rendraient avec toute soumission et obéissance à son autorité. Mais ceux-ci veulent être fouettés à leurs

propres dépens et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle-même.

Considérons donc pour cette heure l'homme seul, sans secours étranger, armé seulement de ses armes, et dépourvu de la grâce et connaissance divine, qui est tout son honneur, sa force et le fondement de son être. Voyons combien il a de tenue en ce bel équipage. Qu'il me fasse entendre par l'effort de son discours, sur quels fondements il a bâti ces grands avantages qu'il pense avoir sur les autres créatures. Qui lui a persuadé que ce branle admirable de la voûte céleste, la lumière éternelle de ces flambeaux roulant si fièrement sur sa tête, les mouvements épouvantables de cette mer infinie, soient établis et se continuent tant de siècles pour sa commodité et pour son service ? Est-il possible de rien imaginer si ridicule que cette misérable et chétive créature, qui n'est pas seulement maîtresse de soi, exposée aux offenses de toutes choses, se dise maîtresse et emperièrre de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de connaître la moindre partie, tant s'en faut de la commander ? Et ce privilège qu'il s'attribue d'être seul en ce grand bâtiment, qui ait la suffisance d'en reconnaître la beauté et les pièces, seul qui en puisse rendre grâces à l'architecte et tenir compte de la recette et mise du monde, qui lui a scellé ce privilège ? Qu'il nous montre lettres de cette belle et grande charge.

Ont-elles été octroyées en faveur des sages seulement ? Elles ne touchent guère de gens. Les fols et les méchants sont-ils dignes de faveur si extraordinaire, et, étant la pire pièce du monde, d'être préférés à tout le reste ?

En croirons nous celui-là : « *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum ? Eorum scilicet animantiumquæ ratione utuntur. Hi sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius¹ ?* » Nous n'aurons jamais assez bafoué l'impudence de cet accouplage.

Mais, pauvret, qu'a-t-il en soi digne d'un tel avantage ? À considérer cette vie incorruptible des corps célestes, leur beauté, leur grandeur, leur agitation continuée d'une si juste règle :

*cum suspicimus magni cælestia mundi
Templa super, stellisque micantibus Æthera fixum,
Et venit in mentem Lunæ solisque viarum² ;*

à considérer la domination et puissance que ces corps-là ont non seulement sur nos vies et conditions de notre fortune,

Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris³,

mais sur nos inclinations mêmes, nos discours, nos volontés, qu'ils régissent, poussent et agitent à la merci de leurs influences, selon que notre raison nous l'apprend et le trouve,

1. « Pour qui donc dirait-on que le monde a été fait ? Assurément pour les êtres animés doués de raison. Dieux et hommes sont les meilleurs des êtres. » Cicéron, *De la nature des dieux*, II.

2. « Quand nous contemplons les voûtes célestes du vaste univers au-dessus de notre tête et l'éther constellé d'astres étincelants ; quand nous réfléchissons aux révolutions de la lune et du soleil... » Lucrèce, *De la nature*, V.

3. « Car il fait dépendre des astres les actions et la vie des hommes. » Manilius, *Astronomiques*, III.

*speculataque longe
Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
Et totum alterna mundum ratione moveri,
Fatorumque vices certis discernere signis¹ ;*

à voir que non un homme seul, non un Roi, mais les monarchies, les empires et tout ce bas monde se meut au branle des moindres mouvements célestes,

*Quantaque quam parvi faciant discrimina motus :
Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis² !*

si notre vertu, nos vices, notre suffisance et science, et ce même discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eux à nous, elle vient, comme juge notre raison, par leur moyen et de leur faveur,

*furit alter amore,
Et pontum tranare potest et vertere Trojam ;
Alterius sors est scribendis legibus apta ;
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes ;
Mutuaque armati cœunt in vulnera fratres ;
Non nostrum hoc bellum est ; coguntur tanta movere,
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra ;
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum³ ;*

1. « Elle reconnaît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, gouvernent les hommes par des lois secrètes, que le monde tout entier se meut selon un mouvement périodique et que les alternatives des destinées sont réglées par des signes déterminés. » Manilius, *Astronomiques*, I.

2. « Combien sont grands les effets des mouvements insensibles... Si puissant est ce pouvoir qui commande aux rois eux-mêmes ! » Manilius, *Astronomiques*, I et IV.

3. « L'un, emporté par l'amour traverse la mer pour ruiner Troie ; le sort d'un autre est de composer des lois ; voici des

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourrât-elle égaler à lui ? comment soumettre à notre science son essence et ses conditions ? Tout ce que nous voyons en ces corps-là, nous étonne.

« *Quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt*¹ ? »

Pourquoi les privons-nous et d'âme, et de vie, et de discours ? Y avons-nous reconnu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aucun commerce avec eux, que l'obéissance ? Disons-nous que nous n'avons vu en nulle autre créature qu'en l'homme l'usage d'une âme raisonnable ? Et quoi ! avons-nous vu quelque chose semblable au soleil ? Laisse-t-il d'être, parce que nous n'avons rien vu de semblable ? et ses mouvements d'être, parce qu'il n'en est point de pareils ? Si ce que nous n'avons pas vu n'est pas, notre science est merveilleusement raccourcie :

« *Quæ sunt tantæ animi angustia*² ! »

enfants qui tuent leur père, et des parents leurs enfants ; deux frères s'arment pour des combats fratricides : cette guerre ne dépend pas de nous ; le destin force les hommes à tout bouleverser, à se punir eux-mêmes et à se déchirer... Et moi-même si je parle du destin, c'est que le destin l'a voulu. » Manilius, *Astronomiques*, IX.

1. « Quels furent les instruments, les leviers, les machines, les ouvriers qui élevèrent un si grand ouvrage ? » Cicéron, *De la nature des dieux*, I, VIII.

2. « Tant sont étroites les bornes de notre esprit ! » Cicéron, *De la nature des dieux*, I, XXXI.

Sont-ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la Lune une terre céleste, y songer des montagnes, des vallées, comme Anaxagore ? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour notre commodité, comme fait Platon et Plutarque ? et de notre terre en faire un astre éclairant et lumineux ?

« *Inter cetera mortalitatis incommoda et hoc est, calligo mentium, nec tantum necessitas errandi sed errorum amor*¹. »

– « *Currupibile corpus aggravat animam, et deprimat terrena inhabitatio sensum multa cogitantem*². »

La présomption est notre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et frêle de toutes les créatures, c'est l'homme, et quant et quant la plus orgueilleuse. Elle se sent et se voit logée ici, parmi la bourbe et le fient du monde, attachée et clouée à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier étage du logis et le plus éloigné de la voûte céleste, avec les animaux de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au-dessus du cercle de la Lune et ramenant le ciel sous ses pieds. C'est par la vanité de cette même imagination qu'il s'égalé à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soi-même et sépare de la presse des autres

1. « Entre autres infirmités de la nature humaine était cette ténèbre de l'âme qui non seulement la force à errer, mais lui fait aimer ses erreurs. » D'après Sénèque, *De la colère*, II, x.

2. « Le corps corruptible alourdit l'âme et sous son enveloppe de terre la déprime dans l'exercice même de la pensée. » D'après le *Livre de la Sagesse*, ou *Sagesse de Salomon*, 9.15 (cité par saint Augustin, *La Cité de Dieu*, XII, xv).

Cet ouvrage a été mis en page par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)